



Editorial

Chronique d'un plan social annoncé

30 000 euros. C'est le prix du licenciement d'un CDD à France 3. C'est en tout cas le prix calculé et proposé systématiquement par la direction lors d'une procédure aux prud'hommes. Pourtant, pas un CDD n'a le même nombre de jours travaillés, le même nombre de contrats. France 3 ne fait pas dans la nuance. Son plan social des CDD est en marche. Elle accepte de payer pour ne pas être jugée sur le fond. Son calcul est efficace puisque les juridictions prud'homales la condamnent à payer aux salariés qui l'attaquent ces fameux 30 000 euros qu'elle a si généreusement proposés, sans tenir compte de la spécificité de chaque cas. Certains ont fait appel et ont obtenu une somme plus importante, plus en rapport avec leur temps passé dans l'entreprise, plus en rapport avec le préjudice que constitue la raréfaction puis l'arrêt des collaborations. Tant mieux. Le SNJ aidera par ses conseils juridiques tous ceux qui souhaitent entamer une procédure.

Et puis il y a les autres, ceux qui souhaitent toujours exercer leur métier au sein de la chaîne, ceux qui s'accrochent tant bien que mal à un avenir en forme de CDI (voir texte ci-contre). Ceux là, le SNJ ne les oublie pas. Nous continuerons à les défendre dans chacune de nos rédactions et lors des commissions paritaires. C'est pour eux que nous demandons une négociation nationale sur l'emploi. Pas question de constituer comme certaines organisations syndicales une short-list arbitraire de quelques noms sortis d'un chapeau. La rédaction nationale subit actuellement ce type de tentative.

Au SNJ, nous n'avons pas la requalification sélective. Seulement des principes. Que ça plaise ou non.

Carole Petit, Secrétaire Générale

Témoignage

CDD : si Papet savait...

Il y a ceux qui, en désespoir de cause, ont jeté le gant et ont fini par trouver le chemin des prud'hommes (cf. Cri de la mire du mois dernier). Et puis il y a tous les autres, ceux qui y croient encore, ceux qui pensent, qu'un jour peut-être, le dernier D de CDD se transformera en I.

Bientôt quatre ans de contrats non stop à France 3. 842 jours exactement. Je n'ai pas vu le temps passer. Jamais malade, toujours prête à partir en reportage de nuit ou au petit matin, quand l'actualité s'impose de la première neige à la mort de Françoise Sagan... Quel métier génial.

D'ailleurs, sur le terrain, on me considère comme un des piliers de la rédaction. Forcément avec trois semaines de vacances par an, je fais tourner la boutique : à Noël, à Pâques, le 8 mai, le 14 juillet, le 15 août, le 1^{er} novembre, le 11 novembre, les week end. Pendant que mes confrères statutaires font du ski en février, prennent des vacances en Corse l'été... Moi, je bats la campagne, j'engrange les reportages. Merci, chers statutaires de prendre de longues vacances. Profitez-en, car moi j'en profite aussi. Mille mercis. Quel beau métier !

Si vous alliez sur Sierra, vous verriez, il y a vraiment de quoi être fière... Ma liste est longue. Si vous tapez mon nom, depuis quatre ans, ça fait 802 reportages. Et en plus, régulièrement, ils remontent au National, même pas recommentés. Vu de la région, c'est une satisfaction absolue. Quand soudain la présentatrice ou le présentateur du national prononce votre nom, dans ces cas là, je me prends à rêver... Et de me dire : peut-être que M. Papet, notre grand DRH, sait qui je suis. Peut-être que M. Papet a vu mon reportage, et il l'a adoré... Si seulement M. Papet avait vu mes reportages diffusés au Soir 3, j'aurais une vraie chance lors de la prochaine paritaire.

(suite p.3)





Il a testé pour nous

JRI : le métier qui me faisait rêver

Les aventures de l'envoyé spécial du Cri de la Mire continuent. Après avoir passé son entretien carrière (Cri de la Mire n° 4), après avoir été recalé le mois dernier par le jury de la compétence complémentaire (voir Cri de la Mire n°5), il est désormais retourné dans sa rédaction et à son métier d'origine : JRI.

Voici déjà un certain temps que je teste le métier de JRI. Un an, cinq ans, vingt ans ou bien davantage, qu'importe. J'exerce le métier qui me faisait rêver quand j'étais petit. En réalité, je ne rêvais pas d'être JRI. Le terme est déjà ésotérique, mystérieux, pour les grandes personnes que sont les téléspectateurs, alors vous pensez, dans la tête d'un môme. Non, je voulais être « caméraman à la télé ». Pas encore JRI, Journaliste Reporter d'Images. Et bien, croyez-le si vous voulez, pour certains cadres de l'entreprise France 3, je suis quand même caméraman. Et pourtant, ils ne semblent pas avoir gardé une âme d'enfant, ce ne sont pas de doux rêveurs.

Et d'abord, c'est quoi un JRI, je veux dire un JRI à France 3 ? En fait, pour beaucoup, un drôle d'animal, mi-homme mi-taureau. Une moitié journaliste, une moitié technicien. Un type, ou une fille, à qui on a greffé un curieux outil, la caméra. Un outil un peu compliqué, avec plein de boutons, plein de mystère pour le profane. Ce même profane que l'on croise souvent au hasard des reportages. Il n'est pas bien méchant quand il nous considère en vacances, d'un œil amusé où luit une petite pointe d'envie. C'est normal. Un quidam qui se balade avec une caméra, ça lui rappelle peut-être son mois d'août au Grau du Roi. A l'opposé, il y a ceux qui nous prennent carrément pour des aventuriers, de véritables Rouletabille de l'image. Pleins aux as, toutes les filles sont à nos pieds. S'ils savaient...

Mais, pourquoi nos chers téléspectateurs connaîtraient-ils davantage les réalités d'une profession qu'une direction de chaîne de service public comme France 3, ignore. Car elle semble vraiment ignorer

le travail au quotidien des quelques 453 JRI qui travaillent en son sein. La plupart d'entre nous ne sont en effet considérés que comme de vulgaires presse-boutons. Pourtant, il n'est pas nécessaire de consulter de grands paléontologues comme Yves Coppens pour apprendre que le JRI est un primate doté d'un cerveau. L'Homo Jirius est capable de comprendre ce que comprend son confrère rédacteur, l'Homo Rédactus. Bien sûr, ils existent les

tirs au flanc, les fumistes, les ramiers. Pour qui la carte de presse ne représente rien ou pas grand-chose. Qui n'ouvrent jamais un canard. Ceux qui demandent systématiquement dans les voitures de reportage, ce qu'ils ont à tourner et qui commencent à s'intéresser au sujet... au moment de passer à table. Qui essaient de camoufler leur

incompétence derrière des subterfuges techniques à coup de contre-plongées gratuites ou qui sont atteints de zoomite. Pour qui l'utilisation systématique du grand angle est un dogme, et qui vous transforment le minois gracieux de miss France en fée Carabosse. Ceux dont les images « inmontables-inmontrables », sont tellement bougées que je soupçonne certains monteurs de se shooter à la Dramamine pour lutter contre le mal de mer. Mais, ces professionnels d'opérette ne sont pas plus légions dans le métier de JRI que dans les autres corporations. Oui, ils existent ceux qui aiment vraiment leur métier. Qui filment avec leur cœur,

**JRI à Paris :
métaphoresque et
incompétenciabiliste...**

« On s'attachera à privilégier le plan qui fait sens (le plan séquence), à construire une image qui donne du relief aux situations (irruption dans le cadre d'éléments disparates qui peuvent écrire une métaphore). »

Extrait du nouveau projet éditorial de F3 Paris-Idf

(suite page 3)



Si Papet savait... (suite de la page une)

Je ne serais pas considérée par tous les directeurs régionaux et rédacteurs en chef comme un problème : 842 jours. Une de plus ! Si seulement M. Papet avait vu mes reportages, je deviendrais enfin une CDI. Je n'aurais plus cette épée de Damoclès accrochée au-dessus de la tête. Je ne passerais plus pour une terroriste dès que je donne mon opinion en conférence de rédaction. Je pourrais savoir si je travaille ou non la semaine prochaine. Je pourrais planifier des reportages à moyen terme. Je pourrais faire des projets en famille et avec mes amis. Je pourrais faire un emprunt à la banque. Je pourrais prendre des vacances. J'aurais droit aux entretiens formations avec le rédacteur en chef.

Ah mon rédacteur en chef, qui cesserait enfin en ma présence de se prendre pour un marchand d'esclaves. Ah mon rédacteur en chef, qui cesserait de me répéter à longueur d'année, que je lui dois tout. Ah mon rédacteur en chef, qui arrêterait enfin, avant chaque paritaire, d'appliquer la politique de la carotte.

Si seulement M. Papet, les directeurs régionaux et tous les rédacteurs en chef savaient à quel point je suis fière d'avoir une carte de presse, que pour rien au monde je ne l'abandonnerais, même pas contre 30 000 euros. S'ils savaient à quel point j'aime mon métier, si seulement ils pouvaient mesurer le courage, la volonté et la force de caractère qu'il faut pour travailler dans des conditions de déni total de la personne, conséquence de notre statut kleenex, ils comprendraient qu'ils ont à faire à des femmes et à des hommes remarquables. Des journalistes hors pair, qui prouvent tous les jours sur le terrain qu'ils aiment France 3, et que France 3 peut compter sur eux.

**Une journaliste CDD,
« 842 jours »**

Mag3 : Provoc ou intox ? Les deux, mon capitaine !

Dans son numéro de novembre, *Mag 3-La voix de son maître* aboie mais *le Cri de la Mire* peut encore crier plus fort. : Mona Lisa (c'est génial), Horizon 2008 (c'est prodigieux), les partenariats avec les collectivités locales (c'est indispensable), les JRI bientôt monteurs (c'est phénoménal), France 3 au secours des précaires (c'est évident), l'ouverture des télévisions locales privées (c'est foooooormidable).

Ne manquez donc surtout pas ce futur *collector*, à ranger en bonne place au rayon de la propagande inepto-provocatrice. Peut aussi servir à enrichir sa collection de photos des plus grosses parts variables de la maison (13 clichés en tout).

Lisez, réagissez ! Les courriels de félicitations sont à adresser à notre confrère (?) « rédac chef » de *Mag3-La voix de son maître* : leduc@exchange.france3.fr

JRI, le métier qui me faisait rêver (suite de la page 2)

avec leurs tripes. Qui ramènent « les images qu'on aimerait voir plus souvent ». Au péril de leur santé quand ce n'est pas de leur vie. Marcher, courir, sauter, tourner, de jour, de nuit, partout. Et longtemps. Pendant des années. Avec parfois comme récompense le grand prix Albert Machin pour certains. Tant mieux pour eux. Les autres, la majorité, se contentent de travailler le plus souvent dans l'anonymat, et l'urgence du quotidien. Avec en prime une lombalgie tenace qui n'est pas près d'être reconnue comme maladie professionnelle. Aïe ! Et une baisse de leur pouvoir d'achat de 5 %. Ouille ! Pourtant ces journalistes reporters d'images sont mis dans le même sac que les jeanfoutres. Dans les conférences de rédaction ils sont transparents, ignorés. La plupart des rédacteurs en chef ne s'adressent jamais à eux quand ils discutent choix et angles des reportages. Seuls les rédacteurs ont voix au chapitre, c'est avant tout « leur » sujet, n'est-ce pas ? Quant à l'évolution de leur carrière, parlons-en. Vous en connaissez beaucoup des JRI réd'chefs ? Et quand enfin la direction semble vouloir s'intéresser à leur situation, c'est pour leur proposer d'être des rédacteurs au rabais via la compétence complémentaire ou de monter leurs images en BAV...

J'sais pas vous, mais moi ça m'fait pas vraiment vibrer ! Et si j'avais pour seule et grande ambition de faire de l'image, toujours de l'image, encore de l'image. Ce que je sais faire de mieux, quoi. A force d'entendre chanter sur tous les airs que la télé c'est avant tout de l'image, j'ai fini par y croire. Sauf que... tout le monde à l'air de s'en foutre. Tout le monde, sauf les JRI... et moi ! Alors, je me prends à rêver qu'un jour un journaliste reporter d'image en chef existerait dans les 24 rédactions que compte notre belle chaîne. Quelqu'un, dont le métier serait de rappeler au quotidien, aux crânes d'œufs qui ne l'ont toujours pas compris, qu'un « sujet image » est un pléonasme. La tâche ne serait pas facile, j'en conviens, Voilà au moins un chef qui servirait à quelque chose au sein d'une rédaction. Mais, je sens que j'm'énerve, c'est pas bon quand un caméraman se met à gamberger. Et puis, j'ai du boulot qui m'attend. Et d'abord, aller récupérer les clés de la voiture de reportage, charger le matos, et pas oublier les cassettes. J'ai un métier, moi, Monsieur !



Echo des Locales

De quoi y perdre son Basque

Mardi 18 octobre, l'AFP, relayée par LCI et quelques radios nationales, annonce la découverte de deux nouvelles caches d'armes à St Pierre d'Irube et Urrugne après le coup de filet anti-ETA réalisé quinze jours auparavant.

Après vérifications et recoupements les confrères de France 3 Euskal Herri-Pays Basque parviennent à la conclusion que les "deux nouvelles caches" ne sont en fait que les stocks d'armes déjà découverts le 3 octobre. Information donnée dans le JTR le soir même et confirmée depuis dans la PQR. Les journalistes de terrain n'ont fait que leur travail. Pourtant, mardi soir toujours, Elise Lucet dans le 19/20, annonce, péremptoire, que "deux nouvelles caches contenant armes de guerre et lance-roquette" ont bien été mises au jour, commentaire illustré par des images signées par les équipes de Bayonne. Deux infos contradictoires, l'une vérifiée, l'autre reprise sans recul, dans une même tranche (de quoi en perdre son latin ou plutôt son basque !). Vive le réseau, la proximité et le respect du travail des confrères. Une fois de plus le spectaculaire et le suivisme ont pris le pas sur le sérieux et la rigueur.

Entendons l'appel des sirènes...

Dans la nuit de 28 au 29 octobre, les sirènes de Nancy se déclenchent pour une raison indéterminée... Deux heures durant, elles ont hurlé... 4 000 appels au centre de secours de la ville... Cellule de crise en préfecture...

Le lendemain matin conférence de rédaction: que faisons-nous sur ce qui a tenu éveillée une grande partie de la ville la nuit dernière? Réponse: un off, parce qu'un correspondant est allé en préfecture. Sur les images pas de son de sirène. L'équipe qui se rend en préfecture apprend que le rédacteur en chef de la locale se trouvait à la préfecture la veille. Il a assisté à la prise d'images du correspondant sans bouger, il a regardé l'interview réalisée par nos confrères de France Bleu et M6. Certes le cadre ne question y était pour autre chose (il représentait France 3 pour une émission enregistrée en préfecture), il n'empêche qu'il semble en avoir oublié jusqu'à l'existence de sa carte de presse. Le lendemain matin, évidemment il n'en a rien dit. Le soir venu, il aura donc fallu regarder M6 pour avoir un sujet sur cet épisode. Quel dommage, c'est pourtant beau l'appel des sirènes!

Poitiers : inspection du travail sanglante

Fin août, l'inspectrice du travail de la Vienne opère une « descente » dans les locaux de France 3 à Poitiers. S'en est suivi un rapport sanglant réclamant à la direction avant fin décembre de requalifier 38 contrats de CDD en CDI... rien que pour la station de Poitiers ! Oui, pas moins de 38 personnes! Le problème, c'est que l'Inspection du travail ne s'est pas forcément basée sur les critères d'ancienneté dans la boîte (les CDD historiques). C'est (sauf preuve du contraire) la première fois à France 3 qu'une inspection du travail établit précisément une liste de noms dans son rapport.

La Direction de F3 Limousin Poitou-Charentes en tout cas est bien embarrassée par cette affaire et a demandé un délai pour réfléchir... Quant à l'inspecteur du travail de Haute-Vienne, il a fait lui aussi une petite virée à F3 Limoges ...

F3 Lyon respecte les droits d'auteurs (des autres)

"Il est important que les éléments sonores diffusés soient portés à la connaissance des sociétés chargées de la gestion des droits d'auteur, faute de quoi la responsabilité juridique de France 3 pourrait être engagée"...

Cet extrait est celui d'une note du rédacteur en chef du BRI de Lyon... un vrai bonheur !!

C'est curieux cette manie qu'on les red. chef de toujours vouloir faire des phrases !

Surtout que la note concerne les droits d'auteur des artistes interprètes et qu'elle tombe au moment où, à Lyon, tant en DP qu'en CE nous réclamons la rédaction d'une charte garantissant les droits moraux des journalistes, dans le cadre de la mise en place d'un serveur informatisé répondant au doux nom de "landshare"...

Un syndicaliste est né....

Lors du dernier concours d'entrée à la joie de devenir un jour JCC,5 JRI de la Réd Nat eurent le plaisir d'être lauréat. Ulysse Gosset, toujours directeur de la Rédaction Nationale, pour des raisons budgétaires, s'est opposé fermement au départ des 5 JRI en formation. Pas question qu'ils partent ensemble. Discrètement il les convoque. But de la manœuvre : que les lauréats acceptent pour trois d'entre eux de reporter leur formation. Pas de chance, le délégué syndical SNJ est invité par les JRI. Il faudra d'ailleurs rappeler que c'est un droit des salariés, pour qu'UG, accepte que le DS assiste à la réunion. Inutile de vous dire que la présence du DS a fait échouer le tout Episode 2 : rendez-vous express chez Patrice Papet. Il admet que le report de la formation n'arrangerait pas forcément le problème et que si le tout résidait en un problème budgétaire, la DG pouvait étudier la chose. Episode 3 chez Emmanuel Yvon. Il tente de défendre la méthode Gosset : « *Etalement des formations, tout est arrangé, personne ne sera lésé* », Et si de nouveaux JRI de la Réd Nat accèdent à la formation en 2005 ?

« *Pas de problème, mais c'est vrai que c'est pas simple* ». Le ton monte et nous expliquons fermement que si nous n'obtenions pas gain de cause, la direction se mettrait dans la situation de dénoncer l'accord JCC et rien d'autre.

Un courrier suivra et ces écrits finiront notre travail de sape. Nous obtiendrons le départ simultané des 5 JRI en formation. Attendant la confirmation de l'info par directeur de la Réd. Nat notre délégué syndical patientera 48 heures avant de provoquer un rendez-vous et là miracle de l'orgueil, Ulysse Gosset ouvrez les guillemets : vous voyez, j'ai bien fait de tenir sur mes positions face à la DG, ils ont fini par entendre raison. Quel talent ! Morale de l'histoire : il ne suffit pas de s'appeler Ulysse pour être un héros.